LOU PIN

O pin! que, quand l'aureto canto
Dins toun fuiage armounious,
Sibles, d'uno voues pretoucanto,
Noun sabe que plang misterious,

Sies-ti l'ecò d'un vòu d'ameto
De pouèto mescouneigu ?
L'amo di maire e di femeto
Plourant l'enfant dispareigu ?

E, triste e divin musicaire,
Lou pin respond: Ai! las! noun siéu
Que l'armounions calignaire
De la musico dòu bon Diéu.

ALEXANDRINE. BRÉMOND.

(*A suivre*).

Darbousiho, 1884.

LE PIN

O pin! qui lorsque chante la brise, dans ton feuillage harmonieux, rends d'une voix imposante, je ne sais quelle mystérieuse plainte ; es-tu l'écho d'une volée d'âmes de poètes méconnus? L'âme des femmes et des mères qui pleurent l'enfant disparu ?

Et triste et divin musicien le pin répond : — Hélas! je ne suis rien que l'harmonieux amant de la musique du bon Dieu.

A. B.

CAUSERIE FÉLIBRÉENNE

10 mars 1884.

Les Provençaux ont aux trois-quarts conquis la capitale. Les deux mois d'avril et de mai s'annoncent glorieux pour la cause felibréenne, tant l'esprit de Paris s'est méridionalisé.

Personne n'ignore aujourd'hui que la *Capoulié* est décidé à célébrer la Sainte-Estelle dans la petite ville provençale de Florian, à Sceaux, où se tiennent les assises annuelles du Felibrige de Paris. — Depuis la première de *Mireille* à l'Opéra-Comique, qui le présenta à la France, Mistral n'a guères quitté son pays que pour aller chercher à Dijon la belle jeune fille dont il voulait faire sa femme. — Ceux qui l'on vu jadis retrouveront encore sous l'olympien d'aujourd'hui, le « Chactas en habit de ville » de 1864. Mais il découvrirent en lui le chef d'une grande littérature que son génie a plus que tout contribué à faire accepter comme telle, en France et à l'étranger.

Aussi a-t-on de grandes fêtes préparé pour la consécration définitive du provençal à Paris.

* * *

Elles s'annonçent déjà sous les plus heureux auspices

Grand succès, à l'Opéra, avec la *Farandole*, ballet d'arlésiennes. A l'Opéra-Comique, incessante reprise de *Mireille*, avec Mlle Van Zandt, cette incarnation charmante de la *Georgina Smolen* de Musset, qui va se faire provençale pour consoler Gounod de la retraite volontaire de Mme Miolan-Carvalho. Aux concerts populaires enfin, prochaines auditions publiques du *Calèndàu* de M. Henri Maréchal, un maître.

Je n'ai parlé que de musique. L'horizon littéraire est encore plus radieux. C'est tout un entraînement et il est à son comble, deux immenses succès de librairie l'ayant préparé : les *Contes provençaux* de Roumanille, épuisés en quinze jours et la *Mireille illustrée* d'Eugène Burnand, qui est en train de faire la gloire de l'imprimeur Lahure et la fortune de l'éditeur Hachette. Toute la presse française et étrangère a salué ces deux publications. J'ai compté, pour ma part, plus de 90 articles à propos de *Mireille illustrée*. Depuis l'*Intransigeant* jusqu'à la *Gazette de France*, tous ont acclamé *Mireille*. Et la France entière en est maintenant amoureuse !...

* * *

Le 14 janvier dernier, à Aviguon, après une *felibrée* de trois jours — où étaient présents Mistral, Aubanel, Roumanille, Félix Gras, Bonaparte Wyse, Paul Arène, Ch. Boy, P. et V. Mariéton, — le *Capoulié* et le président des félibres de Paris, ont décidé à l'unanimité des assistants qu'une fête solennelle aurait lieu dans la capitale en mai prochain, pour célébrer de *quatrième centenaire* de l'union libre de la Provence à la France. Le projet fut soumis à la réunion prochaine du félibrige de Paris. Il était présidé ce jour-là par le sculpteur provençal Amy dont la motion fut acceptée de célébrer le glorieux anniversaire dans un *Banquet des Méridionaux* à l'hôtel Continental.

* * *

Le samedi 23 février dernier, à la mairie du VI[e] arrondissement, grande fête littéraire donnée par les félibres de Paris. Dans son charmant discours d'ouverture, le président, M. Paul Arène, remercia « en particulier M. Prévost, le maire de l'arrondissement, toujours si dévoué aux choses du patriotisme et de l'art et qui, pour nous offrir l'hospitalité de sa mairie, n'avait pas eu besoin de se rappeler les liens qui l'unissent à une famille provençale justement célèbre dans la peinture et les lettres. » Il rappela enfin, aux applaudissements de tous, que s'ils « aiment leur midi, les méridionaux n'en aiment Paris que davantage, sachant bien que c'est là que définitivement se lie la gerbe et que se groupent comme en un bouquet glorieux les plus belles fleurs du sol français. »

Parmi les spectatrices, nous avons remarqué une illustre amie des félibres, M[me] Ed. Adam, M[mes] Prevost-Roqueplan et L. Onie Beaudoin, puis MM. Fabre, Gaillard et Liouville, députés ; les sculpteurs Amy, Truphème et Granet ; les peintres Baudoin, Grivolas et Ferdinandus ; MM. Ch. de Tourtoulon, directeur de la *Revue du Monde latin*, Valère Bernard, le vaillant félibre des *Ballado d'Aram*, Elie Fourès, etc...

On applaudit en particulier M. Pélissier dans la chanson provençale de *Magali*, M. Sarrus dans les *Cerises* et les *Sapins*, M. Carjat dans trois de ses admirables poésies patriotiques et M[lle] Rousseil dans son *Sphynx des Pyramides*.

* * *

La *Revue du Monde latin* continue sa marche ascendante. Je signalerai dans les trois derniers numéros, comme intéressant le félibrige : *Margarita*, poésie roumaine du grand latin V. Alecsandri, sublime page égale aux plus belles inspirations du poète ; deux poésies languedociennes de Fourès et une longue étude de Paul Mariéton sur Frédéric Mistral (le rôle du poète et) *Mistral prosateur*.

— On me charge d'annoncer aussi l'apparition d'un nouveau recueil : La *Revue provinciale* dirigée par MM. Lombard, Fourès et Cassard.

— On parle beaucoup, en ce moment, à Montpellier des fêtes prochaines du *Premier centenaire* de l'abbé Favre, mis en avant l'année dernière par notre collaborateur et ami, le vaillant félibre Arnavielle. Sous la direction de M. Roque-Ferrier, cette solennité faillit prendre les proportions de fêtes latines au petit pied. On parlait d'en offrir la présidence à S. M. la Reine de Roumanie. Mais les fêtes du Scarron du Languedoc doivent rester dans un cadre plus intime et aussi plus convenable. MM. Gounod et Paladilhe ont daigné accepter la présidence honoraire du concours musical.

* * *

L'*Atlandida*, poème traduit de Verdaguer, par ALBERT SAVINE avec une introduction sur la *Renaissance de la littérature catalane*. Paris, Léopold Cerf, 13, rue de Médicis; 1884.

L'apparition de ce livre, qui, en d'autres temps, aurait la portée d'un événement littéraire, ne saurait être assez tôt signalée dans une revue félibréenne.

L'admirable *Atlantide* de Jacinto Verdaguer, le chef-d'œuvre de la Renaissance catalane et peut-être de la poésie espagnole du siècle, a trouvé dans M. Savine un traducteur et un commentateur d'une délicatesse rare. L'étude aussi, dont le poème est précédé, et qui expose l'histoire du renouveau de Catalogne, mérite de très grands éloges, que je ne me permettrai de lui décerner qu'après lecture approfondie, dans un cadre plus étendu.

Il est cependant certaines graves observations que je dois faire à ce livre, et dont je préfère me décharger de suite, — y étant d'ailleurs moi-même intéressé, — pour ne pas déparer l'étude ultérieure.

Ces observations concernent le refroidissement des Catalans et des Provençaux, et l'avénement de l'*Idée latine* à l'horizon du félibrige.

Dans deux chapitres publiés en brochures de mon histoire en préparation des FELIBRES : *Un félibre irlandais : W. C. Bonaparte-Wyse* et l'*Idée latine : Ch. de Tourtoulon* (Lyon, Georg), j'ai exposé sans partialité — que je sache — l'origine de ces rapprochements.

C'est à dessein que j'ai laissé dans l'ombre le refroidissement réel qu'ils ont subi, ces dernières années. L'union des deux littératures n'ayant jamais eu d'autres bases sérieuses que des raisons de sympathie, rien ne peut faire préjuger de leurs relations futures. Quoi qu'il en soit, l'exposition — trop partiale chez M. Albert Savine, — du différend occasionné par la constitution du félibrige en 1876, prend l'importance d'une question d'histoire à élucider.

Lorsque les félibres d'Avignon eurent convoqué l'assemblée générale qui devait voter les statuts et nommer le consistoire, M. de Quintana arriva de Catalogne, muni de pleins pouvoirs pour représenter son pays. On le pria de dresser la liste des majoraux catalans. Sur la liste qu'il présenta ne figuraient ni Rubio, ni Pelay Briz. On insista beaucoup pour faire inscrire ces deux noms. Quintana répondit que, si ces deux noms paraissaient sur la liste consistoriale, le statut serait rejeté des Catalans, à cause de l'animosité qui existait entre ces deux poètes et les autres catalanistes ; que ces deux écrivains étaient notoirement hostiles à la fusion ; que nul, du reste, n'était mieux en situation que lui pour juger de l'état des choses.

Quintana se trouvant, cette année-là, président des *Jeux floraux* de Barcelone, député aux Cortès et, au demeurant, plus ardent félibre que personne dans son pays, que pouvait-on faire devant la situation présente?

Le temps pressait. On ne pouvait laisser Quintana retourner en Catalogne sans son adhésion au statut. Les Provençaux acceptèrent donc, en séance publique, la liste présentée. On commettait une faute, évidemment. Et si « les fêtes de 1878 étouffèrent les justes plaintes que soulevaient ces maladresses », comme dit M. Alb. Savine, elles ne doivent aucunement retomber sur Mistral, comme il le prétend aussi, sur Mistral qui les « aurait laissé commettre dans l'organisation pratique du félibrige par une complaisance outrée aux désirs de ses conseillers et une confiance trop grande dans la sagesse et la science d'autrui. »

On ne sait pas toute la diplomatie qu'il a fallu au *Capoulié* pour faire accepter le félibrige, en Provence d'abord, où tiennent peu de place les considérations du génie, et puis en France et à Paris; pour renouer, enfin, mieux que personne, les vieilles relations catalano-provençales. Que la faute de ce refroidissement retombe plutôt sur les inspirateurs du représentant officiel de Barcelone à Avignon, — ce grand poète n'a-t-il pas assez fait pour la cause néo-latine ! — puisqu'il en assumait la responsabilité.

Et, d'ailleurs, *le refroidissement en question provient surtout du caractère catalan*. S'il y a eu maladresse, c'est bien de la part de ceux qui mettent leur orgueil personnel au-dessus de l'intérêt de la cause. Qui ne sait que le particularisme est la maladie nationale de ces trans-pyrénéens?...

Au lendemain de la séance d'Avignon, le consistoire écrivit à Pelay Briz, qu'à la première vacance, le majoralat lui serait accordé. On semblait heureux, là-bas, d'avoir des motifs de rupture. On rompit. La Catalogne, si fière de ce qu'elle appelle son indépendance, a perdu une seconde fois la bataille de Muret, elle a manqué la plus belle occasion de répandre pacifiquement son influence indiscutée dans la France du Midi; elle s'est écartée ainsi des traditions de son grand Jacques le Conquérant.

Quant à savoir qui a réellement importé l'idée latine dans le félibrige de L. de Berluc-Perussis ou de Ch. de Tourtoulon, je crois l'avoir assez nettement défini pour ne pas justifier le léger reproche que me fait M. Savine sur cette matière.

« M. de Tourtoulon, ai-je dit, avait contribué au rapprochement de la Provence et de la Catalogne en les justifiant par l'histoire. (Histoire de Jacques le conquérant). L'étude de leurs renaissances littéraires l'avait amené, lui et son groupe, à les justifier par la science (Société des Langues romanes). Le félibrige, alors indiscuté et maître du terrain il se trouva un homme pour le mettre en lumière en lui faisant affirmer pour la première fois sa dignité d'idiome vivant. Cet homme était M. de Berluc-Perusis, le grand apôtre de la décentralisation en Provence, qui avait eu l'heureux talent d'attacher le grelot du bilinguisme à l'Académie d'Aix et de provoquer l'idée latine au centenaire de Pétrarque, né d'un déjeuner sur l'herbe projeté à Vaucluse par l'almanach du sonnet. » — L'œuvre de l'un préparant celle de l'autre et arrivant à se confondre avec elle.

Ces deux questions élucidées, il me reste à demander pardon au lecteur et à M. Albert Savine de ces trop longues digressions.

PAUL MARIÉTON.